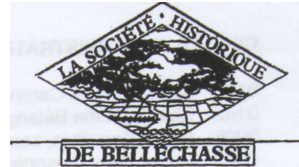
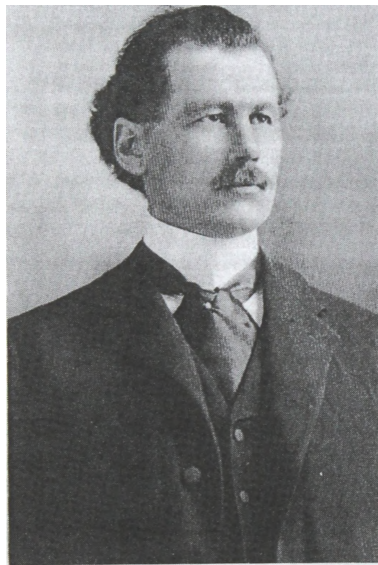


AU FIL DES ANS



Bulletin de la Société historique de Bellechasse. C.P.96, Saint-Lazare (Qc),
GOR 3J0. Vol.10 No 3 En kiosque: 3,50 \$

Été 1998



*Adélar Turgeon
Natif de Beaumont
Fils de cultivateur
Éloquence noble,
princière
Libéral*



*Henri Bourassa
Natif de Montebello
Petit-fils de seigneur
Éloquence fougueuse,
électrisante
Nationaliste*

Elections provinciales de 1907 dans Bellechasse

Qui remportera ?

CONSEIL D'ADMINISTRATION 1998-99 DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE BELLECHASSE

0163	Jean-François Caron, président	642-2503
0162	Charles-Henri Bélanger, vice-président	653-4769
0006	André Beaudoin, secrétaire	642-5343
0033	Roger Patry, trésorier	837-0899
0135	Monique Breteau	837-1901
0181	Léopold Duquette	887-3004
0304	Caroline Chabot	837-2042

MEMBRES D'HONNEUR

0001	Arthur Labrie	0003	Rosaire St-Pierre
0006	André Beaudoin	0008	Claude Lachance
0016	Fernand Breton	0019	R.P. Benoît Lacroix
0038	Claudette P. Breton		

BIENFAITEURS

0276- Meuble Idéal, St-Charles
MRC de Bellechasse
Le Réseau des caisses Populaires Desjardins de la MRC de Bellechasse
0116- Promutuel Bellechasse, St-Gervais
0125- Promutuel Dorchester, Ste-Claire

TERRITOIRE DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE BELLECHASSE

Armagh	Sainte-Claire	Saint-Michel
Beaumont	Saint-Damien	Saint-Nazaire
Buckland	Saint-Gervais	Saint-Nérée
Honfleur	Saint-Lazare	Saint-Philémon
La Durantaye	Saint-Léon-de-Standon	Saint-Raphaël
Saint-Anselme	Saint-Magloire	Sainte-Sabine
Saint-Camille	Saint-Malachie	Saint-Vallier
Saint-Charles-de-Bellechasse		

Les textes publiés dans ce bulletin sont la responsabilité de leur auteur. Le masculin est utilisé sans aucune discrimination et uniquement dans le but d'alléger le texte. La rédaction se réserve le droit d'adapter les textes pour leur publication. *Au fil des ans* est publié quatre fois l'an.

La Société historique de Bellechasse est membre de la Fédération des sociétés d'histoire du Québec.

Dépôt légal - Bibliothèque nationale du Québec
- Bibliothèque nationale du Canada

Société canadienne des postes.
Envoi de publication canadienne, numéro de convention 0469548

Table des matières

Mot de la rédaction	59
Les Duquet-Duquette débarquent à Saint-Charles	60
Trois centenaires	61
La petite école de rang, un passé riche en souvenir	64
Histoire de famille, Saint-Anselme, rang St-Jacques	68
La campagne d'antan	71
Les quêteux	73
Légende	77
Deux géants s'affrontent, Turgeon et Bourassa	79
Bellechasse tiré de l'oubli	83
Bref coup d'œil sur les revues	85

Mot de ta rédaction

Merci à monsieur J.-Edward Walsh pour avoir vérifié avec beaucoup de compétence et en plus, au meilleur coût qui soit (gratuitement) , les états financiers de La Société historique de Bellechasse, au cours de la dernière décennie.

Merci à tous ceux qui ont rendu possible la production du présent numéro, soit en offrant des articles et des photos, soit en aidant au niveau de la révision et de la mise en page. Un merci spécial à monsieur Yves Turgeon pour avoir bien voulu partager ses connaissances en informatique.

La quatrième et dernière parution d'**Au fil des ans** de l'année 1998 aura pour thème: **L'ÉMIGRATION AUX ETATS-UNIS**. Qui de nous n'a pas parmi les siens quelques parents, quelques amis, quelques voisins (ou bien quelques enfants de ceux-ci) partis pour les États au tournant du siècle ou plus récemment? Pourquoi sont-ils partis ? Quelles ont été les principales caractéristiques de leur vie là-bas ? Pourquoi certains sont-ils revenus ? Pourquoi les autres sont-ils restés ? Qui de nous n'a pas été témoin, n'a pas entendu parler de **la visite des gens des États ?**

La plupart de ceux qui participent à la réalisation **d'Au fil des ans** ne profitent pas de la formation d'historien. Ils feront donc ce qui est à leur mesure: ils livreront surtout, en toute simplicité, des témoignage personnels, familiaux, paroissiaux dans lesquels se retrouveront nombre de Bellechassois.

Nous invitons nos lecteurs à nous communiquer leurs commentaires au sujet de nos publications. Nous les lirons sûrement et nous en tiendrons compte dans toute la mesure du possible.

Charles-Henri Bélanger

DUQUET-DUQUETTE DÉBARQUENT À SAINT-CHARLES

par Lise Duquette

Saint-Charles-de-Bellechasse n'avait jamais vu autant de Duquet-Duquette que lors de leur grand rassemblement, le 17 mai dernier. Cette réunion, organisée par Léopold Duquette et Jacqueline Duquet de Saint-Charles, était la première dans notre région et avait lieu pour célébrer le 360e anniversaire de mariage du premier Duquet venu en Nouvelle-France, Denis, avec Catherine Gauthier, et qui est demeuré à Lauzon. Ses descendants vinrent s'établir à Beaumont et Saint-Charles, et vous connaissez la suite: la bonne graine pousse partout.

L'événement a créé beaucoup d'intérêt et 186 personnes de tous les coins de la province, de l'Ontario et même des États-Unis se sont déplacées. On avait réussi à remplir la majorité des « Bed & Breakfast » de la région. Ceux qui ont séjourné dans les environs quelques jours n'ont eu que des éloges pour l'accueil et les services qu'ils ont reçus de la part des gens de la belle région de Bellechasse.

La journée débuta par un rassemblement et petit déjeuner au Jardin de Capri à Saint-Charles de Bellechasse. C'est d'ailleurs à cet endroit que le lunch et le dîner furent aussi servis. Un programme avait été préparé afin de faire visiter quelques endroits intéressants reliés à l'ancêtre Denis, dont la maison Duquette située à Lauzon et qui, selon nous, serait construite exactement sur les terres qui ont appartenu à Denis. Une messe fut célébrée à l'église de Lauzon par Clément-Marie Duquet, curé de Charlesbourg, qui s'est fait un plaisir de venir nous offrir une très belle cérémonie et qui était assisté de ses deux frères qui agissaient comme servants. L'animation de celle-ci fut entièrement assurée par des Duquet-Duquette de diverses régions et même la chorale était uniquement formée de membres de cette grande famille. Bien sûr, la généalogie tenait une place importante lors de cette réunion et les participants pouvaient disposer sur place de l'arbre généalogique de Léopold, qui comprend plus de 1700 noms, ainsi que de très beaux volumes de généalogie généreusement prêtés par monsieur Fernand Breton. C'était à qui essaierait de retrouver ses ancêtres pour pouvoir se monter son propre arbre généalogique.

Nous avons le plaisir de compter parmi nous la dernière petite-fille vivante de monsieur Cyrille Duquet. Ce grand inventeur, malheureusement méconnu, fut le créateur du combiné téléphonique tel que nous le connaissons et dont nous nous servons encore aujourd'hui, de la première horloge dont le mécanisme était entièrement dans les aiguilles et confectionné en vitre, et de bien d'autres objets. Madame Denyse Duquette-Lamonde nous a d'ailleurs accordé le privilège de nous prêter une toile de monsieur Georges-Henri Duquet, frère de Cyrille, qui fut un grand peintre et dont certaines oeuvres figurent au Musée du Québec et dans bien d'autres endroits prestigieux.

Les organisateurs de cette réunion ont pu compter sur la collaboration de plusieurs personnes qui se sont fait un plaisir de se joindre à eux. Il ont d'abord fait appel aux membres de leur propre famille, mais d'autres ont également accepté leur invitation. Par exemple, monsieur Marc-Guy Létoumeau, expert en la matière, venait nous parler de la façon dont se faisaient les inhumations sous les régimes français et anglais.

Ce fut une fête des plus réussies et tous se sont dit bien satisfaits de cette réunion où ils ont eu l'occasion de connaître beaucoup de nouveaux cousins et cousines et avec lesquels ils ont bien l'intention de garder de bons contacts.

===== Au fil des ans =====

== Été 1998:

La satisfaction fut telle que l'on a exprimé le désir qu'un tel rassemblement se reproduise en l'an 2000. Ça pourrait être une réunion qui s'échelonne sur deux jours. C'est un travail de titan et Léopold a donc commencé, avec une collaboratrice du Massachusetts, à poser les bases d'une telle rencontre. Selon certains contacts déjà faits, un grand nombre de cousins américains seraient très intéressés à venir connaître la famille de la Nouvelle-France. Ça promet ! Il va maintenant s'agir de recruter des collaborateurs au Canada qui seront prêts à s'engager dans une telle aventure. On considère la deuxième fin de semaine du mois d'août pour cette réunion alors que se tiennent généralement à ce moment à Québec de très belles activités, soit les Fêtes de la Nouvelle-France et Les Grands Feux Loto-Québec. Les Duquet-Duquette de l'extérieur de la région pourraient en profiter pour prendre des vacances, venir à la réunion et ensuite participer à ces activités. C'est encore, bien sûr, à l'état de projet pour le moment, mais ce serait une possibilité très intéressante.

Enfin, les organisateurs de la réunion de mai 1998, Jacqueline et Léopold, veulent en profiter pour remercier tous ceux qui, de près ou de loin, ont permis, par leur très grande et généreuse collaboration, d'en arriver à une telle réussite. UN GROS MERCI À TOUS !

TROIS CENTENAIRES

par Roger Patry

Trois centenaires dans la même paroisse, c'est un fait plutôt rare et qui mérite qu'on le signale. Saint-Charles, paroisse de plus de deux mille habitants, a dans ses murs ces trois personnages issus du dix-neuvième siècle. Tous trois demeurent au même endroit, au pavillon Charles-Couillard. Ils sont tous trois natifs de Saint-Charles. Leurs souvenirs apportent des faits reliés à la vie heureuse que fut la leur.

Anna Asselin

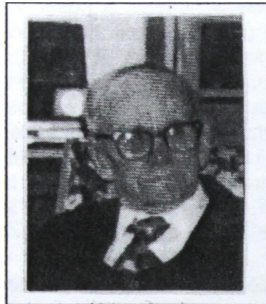


La seule femme de ce groupe sélect a eu 101 ans le 26 juin 1998. Les années ont miné sa santé, mais elle conserve encore une vitalité extraordinaire, compte tenu de son âge. Elle est la fille de Théodore Asselin et de Odèle Asselin, de Saint-Charles. Elle naquit dans cette municipalité le 26 juin 1897. Elle fit ses études au couvent paroissial et aida un certain temps son frère Emile à partir commerce, trouvant le temps de participer à la vie paroissiale. Le 24 juillet 1916, elle prenait mari, Wellie Lacroix, et brisa des records de longévité matrimoniale avec son homme, passant plus de 80 ans avec lui, avant que la Providence le lui ravisse quelques mois avant son centenaire. Sa vie se passa à éduquer ses enfants et à les aider le plus possible. Ceux-ci lui rendirent amplement les bienfaits des enseignements qu'elle avait su leur inculquer.

Anna Asselin règne maintenant sur une famille riche de cinq générations: ses six enfants ont mis au monde 17 petits-enfants qui à leur tour sont parents de 25 arrière-petits enfants. De plus, 5 arrière-arrière-petits-enfants sont déjà arrivés.

Aujourd'hui, elle coule des jours heureux au pavillon Charles-Couillard de Saint-Charles, chérissant les enfants qui sont une si grande part de son bonheur.

Philippe Pelchat



Le plus vieux se nomme Philippe Pelchat. Il a eu cent deux ans le 2 juillet dernier, (1998). Il est né dans le rang Hétrière où il a vécu son enfance avec deux frères et une soeur qui ont déjà rejoint la maison du Père Céleste. Son père, Georges Pelchat, était marié à Léa Plante. A onze ans, il faisait sa première communion, puis délaissait les études après sa cinquième année. Il se mettait alors à l'ouvrage, travaillant sur la ferme de son frère Wilfrid, continuant le métier de son père décédé. A seize ans, il partait travailler aux Etats-Unis , à Springfield, Mass . Il travailla dans une «shop», fabriquant des pièces pour la machinerie de l'usine «factory» de soie et de coton.

Quelques années plus tard, il partait pour l'Alberta avec son frère Hilaire. Durant l'été, ils travaillèrent aux récoltes et au battage du grain. Quelques mois après son arrivée, il achetait un terrain non défriché (homestead). Il avait payé ce terrain 25 \$, superficie de un demi-mille carré. Afin de garder ce lopin de terre, il avait été obligé de bâtir une petite cabane et de défricher quelques arpents de forêt. C'était durant la guerre 14-18.

Peu de temps après avoir liquidé ses acquis, il revenait à Montréal. Durant plus d'un an et demi, il devint conducteur de «p'tits chars électriques». Afin d'éviter l'appel militaire, il revint à Saint-Charles où il acheta une ferme dans le rang qui l'avait vu naître. Il fit la connaissance de la jeune fille qui allait devenir sa femme. A Saint-Henri, Emilia Carrier unissait sa destinée à la sienne le 30 avril 1920. Femme dépareillée, elle l'épaula dans sa nouvelle vocation, lui donnant quatre enfants, deux garçons, deux filles. Ces deux filles l'accompagnent dans sa destinée, les garçons étant décédés. Plusieurs petits enfants viennent égayer sa vieillesse, au nombre de huit à la quatrième génération, au nombre de six à la cinquième.

Sa santé est excellente. Il n'a jamais pris de médicaments. Un roc, quoi, qui nous encourage à vivre sainement. Il regrette de ne pouvoir aller à la pêche ou à la chasse, il se contente de prendre une marche, malgré un pas chancelant. Il témoigne d'une lucidité désarmante.

Bibliothèque généalogique Fernand-Breton

La B.G. Fernand-Breton est toujours en place à la Bibliothèque Benoit Lacroix, 8, avenue St-Charles, St-Michel-de-Bellechasse. 418-884-2766

Horaire: mardi de 14h à 16h; jeudi de 14 à 16h et 19h à 20h30;
samedi de 10h à 12h

Pour de plus amples renseignements sur le BG Fernand-Breton, communiquez avec Léopold Duquette, St-Charles, 418-884-2766

Donat Ruel



Donat est le plus jeune des trois centenaires. Ayant fêté son entrée dans ce groupe sélect, le 7 mars 98. Comme tout centenaire qui se respecte, il affiche une excellent forme et une lucidité intéressante, se rappelant nombre de faits de sa jeunesse.

Fils de Joseph Ruel et d'Olive Bilodeau, il naquit dans la maison de ses ancêtres, aujourd'hui propriété du maire de Saint-Charles. Il est le deuxième enfant d'une famille de seize membres. Après des études primaires à l'école des Frères du village, il fit un court séjour au Séminaire de Québec.

Il passa la plus grande partie de son adolescence sur la ferme du village. A 21 ans, il prenait femme en épousant Marie-Jane Fortin, fille de Régis Gilbert, le 8 juillet 1919. Il acheta alors une ferme dans le rang Sud-Ouest de Saint-Charles et s'y installa avec sa dulcinée. Quatre enfants naquirent de cet union: deux d'entre eux moururent en bas âge. Durant plus de trente ans, il vécut du travail de la terre, avant de céder sa ferme à son fils Lionel. Il avait 53 ans.

Quelques mois plus tard, il s'installait à Saint-Basile de Portneuf, prenant en charge la direction du «théâtre» de l'endroit. Il devait occuper ce poste durant six ans. il perdit sa femme durant ce laps de temps. C'était les débuts de la télévision, cimetièrre des cinémas ruraux. Il revint à Saint-Charles, où il travailla à la maintenance, au Meuble Idéal de Saint-Charles, travail qu'il fit jusqu'à l'âge de la pension.

Actif comme pas un, il ne pouvait rester à ne rien faire. Il travailla chez sa fille mariée à Réal Labrie, propriétaire du moulin à scie, rang Nord-Ouest. Il travailla à cet endroit durant de nombreuses années, avant de penser à se reposer pour de bon, il avait 89 ans.

Sa vie, il l'a passée parmi les siens. Plusieurs enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants forment sa généalogie familiale. Présentement, huit d'entre eux constituent sa progéniture, même un petit dernier adopté vient former la quatrième génération. Il demeure au pavillon Charles-Couillard, se remémorant les doux moments de son existence, son implication dans le milieu comme marguillier, comme conseiller municipal et comme secrétaire de la beurrerie, tout en regardant sa progéniture évoluer dans le temps. Nous lui souhaitons encore de nombreuses années parmi nous.

Dons à la société historique de Bellechasse

- Michelle Allen-Audet 5\$
- Société d'histoire de Ste-Anne-de-la-Pérade, 1 vol. Le Zouave Énoch et les Loranger de Ste-Anne-de-la-Pérade.

: Au fil des ans ===== Été 1998 =

LA PETITE ECOLE DE RANG... UN PASSÉ RICHE EN SOUVENIRS...

par Rita Deschênes Goulet *

La petite école de rang que nous avons connue relevait d'un système d'éducation vieux de cent ans. En effet, c'est à Québec, le 17 décembre 1859, qu'eut lieu l'organisation du premier conseil de l'instruction publique. Le surintendant d'alors, l'honorable P.J.O. Chauveau, était très heureux de partager des responsabilités qui ne pesaient avant que sur lui seul(1). Cette structure scolaire est restée assez stable jusqu'au bouleversement général éelos du rapport Parent, en 1964.

Avant la régionalisation, chaque arrondissement de la municipalité avait réussi à posséder sa petite école, simple ou double, selon les besoins. Ici, à Beaumont, nous avons une école à deux classes dans le bas de la paroisse.

UNE ECOLE À L'IMAGE DE SON TEMPS

Toutes bâties à peu près sur le même plan, ces écoles comptaient trois pièces: la classe, la cuisinette et la chambre à coucher. En arrière, on construisait, attenant à l'école, un hangar à bois suivi d'une toilette. Au début, les petites cabanes sanitaires étaient séparées de l'école. Ces installations rudimentaires ont été remplacées par les toilettes chimiques vers 1930-35. Il ne faut pas parier de confort dans ces petites écoles si pauvres en ameublement et en équipement



scolaire. Les pupitres avec planche à rabat et monture en fer étaient fixés à des bandes de bois par groupes de deux ou trois. Les jeunes s'y entassaient parfois jusqu'à trois. Ils jouaient du coude un peu, mais la maîtresse avait l'oeil ouvert.

Pour s'occuper de chacune de ces écoles, on nommait un commissaire et, à la tête de ce groupe, un président. Ceux-ci formaient la commission scolaire paroissiale. Leur tâche première était d'engager le personnel enseignant. Sur quels critères s'appuyaient-ils pour arrêter leur choix? Nous ne le savions pas. Ils y allaient au meilleur de «leurs connaissances». Le hasard n'a pas toujours bien fait les choses.

Il y eut parfois pénurie de personnel enseignant. A ce moment-là, pour combler les vides, on engageait des volontaires non brevetées. Les résultats pouvaient être très bons. On accordait cependant la priorité à celles qui détenaient un diplôme du département de l'instruction publique. L'École normale est devenue obligatoire par la suite. Maintenant, la formation des

* L'auteur de cet article connaît bien les écoles de rang pour avoir enseigné pendant plusieurs années à Beaumont.

(1) Informeq, février 1977, p. 14 la suite.

===== Au fil des ans

Été 1998 ^

enseignants relève de l'université. En général, les anciennes institutrices de rang comblaient leur petit bagage de connaissances par de belles aptitudes pédagogiques et une bonne dose de psychologie naturelle. Ainsi armées, elles donnaient satisfaction.

Quoi qu'il en soit, les «profs» d'aujourd'hui n'ont rien à envier à cet ancien système qu'a vécu la toute jeune fille, de dix-huit ans ou moins, qui devait s'isoler dans un rang éloigné, sans autre moyen de transport que ses jambes ou le secours de ses bons voisins. Là, elle devait tout prendre en main, c'est-à-dire, se faire directrice, professeur, concierge et surtout femme de confiance de son entourage. Si sa conduite était «digne», elle se gagnait vite l'estime de tout le monde.

UNE JOURNÉE QUI DÉBUTAIT TÔT

En hiver surtout, la jeune fille commençait sa journée très tôt, car elle devait chauffer son école convenablement avant l'arrivée des élèves. Le poêle à deux ponts donnait un bon rendement avec les deux rangées de bois franc qu'on y entassait, mais le pauvre, son énergie s'envolait avec le vent. L'isolation faisait défaut.

Regroupés autour du poêle pour travailler certains jours, les enfants, manteau sur le dos, cuisaient d'un côté et gelaient de l'autre. Quand les conditions thermiques étaient meilleures,



École no 4 , rang St-Roch, Beaumont
Rita Deschênes (1945)

renseignement était plus efficace. C'était un tour de force que de réaliser un emploi du temps qui accordait une petite part de chaque matière à chaque degré, première à septième année. Dans nos petites écoles de rang, l'enseignement religieux avait «la» place d'honneur. Il existait une cohérence non équivoque entre la religion enseignée à l'école et celle vécue par les élèves dans leur famille ou leur paroisse. Les livres et le programme nous incitaient aussi à une certaine piété. La nature et les merveilles du Créateur étaient là pourtant, mais on n'était pas entraîné à s'y arrêter. C'était trop gratuit.

Pendant la période de religion, on intéressait tous les degrés à la fois. On enseignait les prières, le catéchisme, l'histoire-sainte et l'évangile. Les longues prières manquaient de sincérité, mais elles constituaient un bon moyen d'apprendre ses formules obligatoires; aussi c'était un bon moment de calme. Il n'était pas rare de voir dormir quelques petits pendant le chapelet du midi. On avait la recette pour les réveiller ensuite avec un chant patriotique tiré des cahiers de l'abbé Gadbois; ou encore le salut au drapeau... au drapeau de la France...on n'avait pas le choix d'aujourd'hui.

L'avant-midi était consacré au français; grammaire, analyse, conjugaison, dictée, lecture et rédaction. L'après-midi, au calcul oral et écrit. L'histoire du Canada, la géographie et le civisme

===== Au fil des ans ===== Été 1998 =====

étaient enseignés aussi. Avec les années, on y a ajouté le dessin, l'anglais et la culture physique.

L'accent était mis surtout sur les débutants incapables de travailler seuls et sur les candidats au C.E.P. ,certificat d'études primaires. Les élèves de septième année «subissaient», c'est le cas de le dire, en juin, les examens du département de l'instruction publique. Ces tests duraient deux jours et ouvraient la porte du secondaire à ceux qui les réussissaient.

LA VISITE DE L'INSPECTEUR

Deux fois par année, M. l'inspecteur visitait les écoles afin d'évaluer le travail qui se faisait. Il laissait un rapport dans le registre destiné aux visiteurs. A l'automne, il faisait ses recommandations et, au printemps, il laissait une note d'appréciation sur le travail accompli au cours de l'année, il accordait un congé et quelques volumes en prix. Si la classe était exceptionnellement bien tenue sur tous les points, la titulaire recevait, l'automne suivant, une prime de vingt dollars pour succès dans l'enseignement.

L'horaire qui s'étendait de neuf à quatre était souvent prolongé pour quelques-uns; soit pour punir ou pour aider ceux qui éprouvaient des difficultés. Après quelques instants de relaxation, la maîtresse devait préparer sa journée du lendemain, faire ses corrections et, à la fin de chaque mois, préparer des bulletins. Pour changer d'atmosphère, après son souper, la jeune fille visitait ses voisins. Ou encore, à la lueur d'une lampe à l'huile, elle brodait son trousseau. Et là, elle était tout heureuse si quelque prétendant venait la déranger dans son travail. Elles sont nombreuses, les institutrices qui ont rencontré leur mari dans les paroisses où elles allaient enseigner.

DES CONDITIONS DE TRAVAIL BIEN MINCES

Le coût de la vie n'était pas élevé dans ce temps-là, les salaires non plus. Il n'y avait pas de normes fixes au niveau des paroisses. C'était selon la générosité ou les moyens financiers des commissions scolaires. Pour vous donner une idée, voici quelques renseignements obtenus auprès des personnes elles-mêmes qui ont tenu les écoles en question. Avant 1938, les degrés s'échelonnaient du cours préparatoire à la 6e année; ensuite, l'appellation est changée pour 1re à 7e année.

1912 - Saint-Agapit, Lot., 35 élèves, C.P. à 6e	150\$
1917 - Saint-Anselme, Dor., 20 élèves, C.P. à 6e	150\$
1921 - Beaumont, V.M., 42 élèves, C.P. à 6e	250\$ + 25\$ par année
1929 - Beaumont, St-R., 20 élèves, C.P. à 5e	275\$ d'expérience
1934 - Saint-Gilles, Lot., 20 élèves, C.P. à 5e	125\$
1935 - Saint-Gilles, Lot., 35 élèves, C.P. à 6e	150\$
1944 - Beaumont, St-R., 33 élèves, 1re à 7e	400\$
1946 - Beaumont, St-R., 25 à 30 élèves. 1re à 7e	600\$ +25\$ " " "
1957 - Beaumont, St-R., 14 élèves, 1re à 7e	1 000\$
1960 - Beaumont, V.M., 28 élèves, 1re à 7e	1 500\$ 100\$ " " "
1978 - Partout les salaires ont cinq chiffres.	

L'amélioration est devenue sensible avec la fondation de la Fédération des institutrices et instituteurs (il y en avait moins) par Laure Gaudreault vers 1945. A elle, la gent enseignante doit une fière chandelle.

: Au fil des ans =====Été 1998 ^

Après 1957, le syndicat parvient à s'infiltrer à Beaumont. Heureux effet pour les enseignants. Le salaire de base se fixe à 1 500 \$ par année avec échelle de 100 \$ par année d'expérience. Mais, il manquait encore la sécurité d'emploi. Les nouvelles institutrices étaient préférées aux anciennes, elles coûtaient moins cher. Ah l'argent!

AUTORITÉ ET OBÉISSANCE

Disons, en terminant, que les petites écoles de rang font partie d'un patrimoine qu'on ne regrette pas d'avoir sacrifié au profit du modernisme. Aujourd'hui, avec le ministère de l'Éducation, le confort s'est installé. Des méthodes nouvelles d'apprentissage ont remplacé les anciennes. On parie d'épanouissement de la personne humaine et de liberté, c'est beau. L'ancien système pariait de formation de l'esprit, du caractère et du cœur, ce n'était pas si mal non plus. Les valeurs Autorité et Obéissance qui ont marqué plusieurs générations sont des responsabilités remises. Elles ont quand même bâti des peuples honnêtes et forts.

Quoi qu'il en soit, les souvenirs du passé ne doivent pas nous empêcher de vivre dans le présent et d'utiliser à bon escient toutes les possibilités qui nous sont offertes. L'instruction aujourd'hui n'est plus le lot d'une seule élite. Tout le monde y a accès. C'est sûr que nos enfants connaissent moins que nous à leur âge la conjugaison des verbes irréguliers et les litanies des saints; par contre, ils ont du monde et de la vie, une image plus réaliste.

NOTES SUR LA CONSTRUCTION D'UNE ÉCOLE EN 1854

Un marché de construction, daté du 21 mai 1854 à Saint-Michel et dressé devant le notaire Wilfrid Launière engage Pierre Fisette, entrepreneur menuisier, à construire «trois maisons d'école élémentaire en bois à un étage chaque».

L'école dont on a ici retenu la description est située dans l'arrondissement numéro 2 de Saint-Michel de Bellechasse. Voici quelques spécifications:

Une maison en bois, charpente en pièces équarries sur les quatre faces, à un étage de trente-six pieds de large, sur vingt-huit pieds de profondeur. Le carré aura dix pieds de haut et le solage deux pieds hors de terre, le tout mesure française.

Il y aura quatre ouvertures sur la façade y compris une porte, trois sur l'arrière, une sur chaque pignon, ainsi que trois lucarnes sur la façade, deux ouvertures nordes (nord-est) et sud-ouest chaque dans le carré de ladite maison, les ouvertures (châssis) seront de cinq verres de haut (les vitres étant de sept sur huit pouces); les portes auront six pieds et quatre pouces de haut, couvertes en planches de bardeaux, avec un larmier de deux pieds et demi de large; tout le carré lambrissé en planches; planches de haut en bas en madrier d'épinette de deux pouces d'épaisseur, avec un escalier dans l'intérieur, la couverture recevra trois couches de peinture rouge et les autres ouvertures, trois couches de peinture blanche, vitrées, mastiquées et ferrées, les châssis et portes seront boisés en dehors et dedans; avec de plus une cheminée au milieu de ladite maison.

L'entrepreneur fera toutes les croisées et portes nécessaires pour ladite bâtisse; sera obligé et tenu de conduire les divisions de l'intérieur de la dite bâtisse au goût des dits commissaires sera tenu en outre de fournir pierre, chaux, sable, bois de charpente et autre bois et planches nécessaires pour la confection de la dite bâtisse en outre toutes les ouvrages ci-dessus énoncés, sans que les commissaires soient obligés de rien fournir.

: Au fil des ans ===== Été 1998 =

*HISTOIRE DE FAMILLE, SAINT-ANSELME
RANG SAINT-JACQUES*

par Marie-Thérèse Roy , la cadette, 66 ans



Vue aérienne de la ferme des Roy, rang St-Jacques, Saint-Anselme.

Les arbres de cette photo sont des peupliers. Ceux-ci dépassaient le toit et le faite de la maison et tellement que du chemin on pouvait voir leur tête émerger.

Sur le toit de cette maison, nous avions une éolienne qui nous fournissait l'électricité avant que la Québec-Power du temps passe dans le rang et ce, pendant environ 10 ans. Québec-Power a passé dans les années 40. Vous verrez, dans la grande chambre en haut, un trou dans le plafond, près de la fenêtre qui donnait vers Sainte-Hénédine. Ce trou servait à passer un câble d'acier sur lequel on tirait et qu'on accrochait sur un gros crochet fixé au mur pour empêcher la roue de tourner quand les batteries venaient "full" en hiver, quand il ventait beaucoup . Les batteries étaient au mur sur une tablette, près de cette même fenêtre et les fils aussi se rendaient à la roue.

A droite du poêle, au plafond, papa avait fait un trou d'environ 10 pouces carrés pour que la chaleur monte en haut. Souvent il arrivait qu'on voyait une jambe suspendue accidentellement au plafond, avec un énorme cri. Un jour, papa nous a fait cadeau d'une grille.

La petite cabane, à droite, servait d'abri pour le centrifuge qui servait à séparer le lait de la crème. Vers la gauche, on voit une cheminée. Il y avait là une petite cabane aussi qu'on ne peut distinguer que par le toit. Elle renfermait un genre de foyer en briques construit par papa sur lequel il y avait un immense chaudron de fer pour faire chauffer l'eau quand il faisait boucherie aux fêtes. Il y faisait fondre la neige en hiver pour les animaux quand l'eau se faisait rare et l'été il faisait du savon pour les gros travaux de lavage de planchers, etc...

Cette maison a abrité un championnat du plus grand nombre de filles, dans une famille et nées des mêmes parents, qui ont, ou , qui étaient qualifiées pour enseigner. Des 8 filles que nous étions, 6 coiffaient ce chapeau. L'une après l'autre, comme une maladie contagieuse, on tombait comme des mouches. Ludenne, Rolande, Jeanne-D'Arc, Gilberte, Gérardine et Marie-

Thérèse. C'est un exploit qui sent le péché d'orgueil. Des 2 autres filles, Marie-Laure n'aimait pas l'école, elle avait d'autres aptitudes. Un bon matin de sa 4^e année, elle dit à maman: «Je



Monsieur et Madame Roy, Saint-Anselme

ne vais plus à l'école.» et se fait répondre «Arrange ça avec ton père.» qui lui dit «Arrange-ça avec ta mère.» Comme la veille et le lendemain, sur son banc d'école... Elle a terminé jeune. L'autre, Monique, a terminé ses études après la 9^e année en disant à mes parents qu'elle n'enseignerait pas, voulant plutôt entrer au couvent. C'est ce qu'elle fit peu de temps après chez les Dominicaines de l'Enfant-Jésus devenues plus tard les Soeurs Dominicaines de la Trinité. Elle a entraîné avec elle l'aînée des filles qui était de 9 ans son aînée.

L'exploit des études ne s'est pas réussi sans peine. Il fallait de l'argent pour «boucler» les pensionnats et tout le reste... C'est grâce au plus vieux, Gérard, qui après avoir passé sa jeunesse dans les chantiers pour payer la terre, a continué d'aider papa sur la terre et d'une clarté à l'autre parfois. Notre présence, aux vacances d'été, allégeait la corvée des fameuses vaches - 2 fois par jour - trayeuses humaines - moins rigolo à la pluie - d'aucunes avaient le don de nous trouver le

visage et ça venait vite; aucun respect pour la maîtresse...

Un autre garçon, Émile, a quitté jeune pour apprendre le métier de boulanger et faire sa vie. Quand papa avait acheté la terre, il avait emprunté de l'argent d'un de ses frères assez à l'aise, et je me souviens que Gérard avait des chantiers avec une somme d'argent que papa remettait intégralement à mon oncle pour payer la terre, capital et intérêts. Gérard, nous te rendons un vibrant hommage et un «Grand merci» pour tout.

Il y a eu une Donalda parmi nous. Ce même oncle venait chez nous avec ma tante et, voyant maman très malade à cause de la fréquence des maternités à la mode du temps, ils décidèrent d'amener la 4^e de ta famille pour soulager un peu. Eux n'avaient pas d'enfants. Ils se sont amourachés de l'enfant Le temps passa et mes parents n'étaient plus capables de la ravoir. Papa disait à maman: «Si tu es trop dur avec mon frère, il peut se fâcher et exiger son argent. Il faudra vendre la terre.» Ils sont toujours revenus bredouilles. Elle a été la Donalda du temps, mais plus richement. Plusieurs années plus tard, dans le téléroman *Un homme et son péché*,

: Au fil des ans ===== Été 1998 ^

on verra le père Laloge consentir à donner sa fille Donald, en mariage à Séraphin pour calmer sa colère via une question d'argent. Elle venait chez nous, toujours avec oncle et tante. Ils ne voulaient pas qu'elle s'amuse au grenier avec ses soeurs de peur qu'elle prenne le goût de rester. Elle devait passer son temps dans la cuisine, comme une grande fille. Longtemps après et toujours pour bien faire, mon oncle était venu chercher la 4e de la fin. Le séjour de celle-ci fut de courte durée. Maman se dit:«Celle-là, il ne la gardera pas.»

L'amour maternel: un ingrédient 100% pur!

Nous avons grandi et sommes parties chacune de notre côté. Sauf les religieuses, toutes se marièrent et eurent des enfants, plus ou moins. La plus audacieuse fut Jeanne-D'Arc avec 9, y compris des jumeaux. Elle n'a pas gaspillé le sacrement... Papa étant décédé, maman décida de vendre la terre à Gérard qui demeurait avec elle. J'entends encore ce même oncle dire à maman de ne pas dépasser tel prix. Il n'était pas pour la payer 2 fois et c'était vrai. Il y est demeuré encore plusieurs années et a vendu le tout. Toujours célibataire et âgé présentement de 84 ans, il savoure ses vieux jours à l'ombre du clocher, au pavillon d'Age d'or de Saint-Anselme.

Je suis comme embaumée de ce contexte familial que nous avons vécu. J'ai peine à arrêter ce petit moteur en moi qui me fait écrire tant de lignes sans les compter.

Mes parents eurent 12 enfants dont 10 vivants: 8 filles et 2 garçons. Mon père, Joseph Roy (Cyrille), né à Saint-Gervais le 7 août 1884, décéda le 3 juin 1944, accidentellement. Il fut grand-père seulement 3 semaines avant de mourir à 59 ans et 10 mois. Le nom Cyrille est employé pour le distinguer d'un autre Joseph Roy, notre 3e voisin.

Ma mère. Blanche Marquis, née à Saint-Gervais le 2 août 1893, décéda le 4 janvier 1982, à l'âge de 88 ans et 5 mois. Elle a connu une progéniture de 35 petits-enfants et de plusieurs arrière-petits-enfant

Lectures:

Par Charles-Henri Bélanger

MOREL DE LA DURANTAYE, Jean-Paul. *Olivier Morel de la Durantaye (Officier et seigneur en Nouvelle-France)*, Septentrion, Editions Christian. A lire absolument, surtout le chapitre sixième. On peut difficilement trouver mieux en ce qui concerne la seigneurie de la Durantaye. En plus d'être très intéressant, ce chapitre sixième offre 175 notes ou références. Cette biographie d'OLIVIER MOREL DE LA DURANTAYE est, dans son ensemble, très étoffée.

LESSARD, Michel. (Avec la collaboration de Pierre Lahoud.) *L'île d'Orléans (Aux sources du peuple québécois et de l'Amérique française)*, Les éditions de L'HOMME.

Ce très beau livre de Michel Lessard offre tout ce que les artistes et les artisans de l'île d'Orléans, ceux de toutes générations, de toutes disciplines, ont su produire de plus beau. De l'île d'Orléans viennent la plupart de nos ancêtres, surtout ceux de la troisième et de la quatrième génération. Raison de plus pour s'y intéresser. On ne peut s'alimenter à une telle source de culture sans en tirer profit. Michel Lessard établit une fois de plus la preuve que pour écrire un livre au contenu aussi riche, ça prend, en plus des écrivains et des chercheurs, des milliers de personnes qui vivent intensément.

===== 70 =====

LA CAMPAGNE D'ANTAN, QUI DISTILLAIT L'ENNUI
(SURTOUT LE DIMANCHE)

par Cyrille Felteau



L'auteur est natif de St-Anselme. Journaliste à la retraite, il nous livre un article récemment publié dans sa ville d'adoption.

De nos jours, dans les milieux citadins bien nantis, il est de bon ton de vanter la campagne à tour de bras, de s'y amuser follement, pour en revenir avec l'ardent désir d'y retourner le plus tôt possible. Cette belle naïveté a le don de me faire rire doucement dans ma barbe (façon de parler). Ces gens-là n'ont évidemment aucune notion de ce que pouvait être la campagne où j'ai grandi pendant la Grande Dépression des années 30. Ce qu'on appelle maintenant: la Crise.

Veillez m'en croire, on ne rigolait pas tous les jours; la règle était plutôt qu'on s'y ennuyait... à en crever. Mon enfance et mon adolescence sont les seules périodes de ma vie où j'ai vraiment connu l'ennui avec un grand E. Je ne m'en souviens que trop. L'ambiance était à la déprime et à la morosité totales, il n'était pas question, dans ce temps-là, de monter *un festival Juste pour rire*. On aurait plutôt tenu *un carnaval Juste pour pleurer*, si seulement l'idée nous en était venue...

Les chômeurs étaient aussi nombreux que les pierres du chemin. Incapables de financer le «secours direct», qui rapportait dix dollars par semaine - ou par mois, je ne sais plus - aux chefs de famille sans travail, les municipalités tombaient en tutelle (en faillite).

C'est pendant cette période sombre que furent inventés le «secours direct» et ce qu'on appelait alors le régime des «vingt cennes» par lequel le gouvernement Bennett (fédéral) entassait les hommes de 25 à 50 ans dans des camps improvisés et les occupait à des travaux communautaires plus ou moins utiles. Tout cela pour lutter

Au fil des ans ===== Été 1998 =====

contre le chômage. Le gouvernement leur fournissait le gîte et le couvert et leur allouait... vingt cents par jour pour leurs «petites dépenses». Le Pactole à l'envers, quoi!

Dans ce temps-là, la vie quotidienne, dans mon village, se distinguait, si l'on peut dire, par le manque absolu de distractions. La radio, qui en était à ses premiers balbutiements, comportait surtout des postes de «statique», alors qu'on ignorait tout de ce que pourrait être la télévision quand elle viendrait, des décennies plus tard. On n'imaginait pas non plus ce que pourrait signifier une véritable bibliothèque publique qui, elle, ne viendrait jamais.

Il y avait un court de tennis dans le village, mais il était accaparé par des enfants, les parents et les amis du propriétaire, le médecin de la paroisse. L'hiver, on ne disposait pas non plus d'une patinoire, car, après les premières tx)rdées, personne ne s'avisait d'enlever la neige qui la recouvrait. Ce n'était pas le temps ni les bras qui manquaient, pourtant...

N'oublions pas non plus que la danse, la vraie danse, était formellement interdite du haut de la chaire. Il nous restait, il est vrai, les «dances carrées» (ou callées), les rigodons et le fameux «swing la bacaisse dans le fond d'la boîte à bois».

Le dimanche, l'ennui devenait mortel...Ce jour-là, il y avait des vellétés de tentatives de suicide dans le village. Mais personne n'osait aller jusqu'au bout, par peur de l'enfer sans doute; on ne parlait que de ça dans les sermons. Et puis, on craignait fort de s'ennuyer encore plus de l'aut'bord, dans les limbes, par exemple, où, selon les curés, on devait parker tous les suicidés...

Il fallait se contenter de regarder passer les quelques tacots qui empruntaient la rue principale du village pour aller on ne sait où... Quant à moi, je parvenais tant bien que mal à tromper l'ennui en faisant partie de l'équipe de baseball qui jouait dans la ligue de Bellechasse, pâle réplique de la Ligue Américaine ou de la Ligue Nationale, dont on lisait les exploits dans les journaux.

On le comprend facilement... Il manquait assez souvent des pièces à notre équipement de fortune ! Comme on ne disposait que d'une seule balle, la plupart du temps bien amochée, les parties se terminaient parfois de façon abrupte, quand, par malheur, on la perdait dans les broussailles... C'est pourquoi on évitait de frapper trop fort... ou trop loin. C'était, on le devine, bien frustrant pour nos petits Babe Ruth.

Ne pratiquant aucun sport, mon frère aîné Maurice passait ses dimanches après-midi d'été assis sur la galerie à chasser les mouches et à bayer aux corneilles. Un dimanche soir, vers 7 heures (l'heure des Vêpres), mon père, qui était le doyen des chantres à l'église, sort de la maison et, en passant devant Maurice, ose lui demander, sur un ton un tantinet ironique «Tu viens pas aux vêpres, Maurice ?» La réponse ne tarda pas à venir, cinglante, implacable: «Non merci, y a rien que ça de drôle, par icitte, le dimanche, pas aller aux vêpres.»

===== Au fil des ans ===== Été 1998-----

Les quêteux

Par Roger Patry

Au début du siècle, ils étaient présents dans la vie de nos gens. Après la guerre 14-18 et dans l'incertitude des années 20, leur nombre augmenta pour finalement éclater lors de la grande crise des années 30. C'étaient des chemineaux, des mendiants, des Bohémiens, des vagabonds. Parfois ils devenaient des voleurs, des jeteux de sorts, des charlatans.

Plusieurs de nos aînés ont connu de ces gens et ont gardé le souvenir de ces personnes venant quémander leur nourriture, leur habillement et parfois de la menue monnaie. Dans leur passage de porte en porte, ils couchaient chez ceux qui les prenaient en pitié, la plupart du temps chez les fermiers. Ces «quêteux» comme les appelaient les paroissiens, étaient des personnes défavorisées par la vie. Sans ouvrage; plusieurs d'entre-eux souffraient d'infirmité mentale ou physique, quand ce n'était pas de vieillesse. Dans le temps, l'aide gouvernementale rentrait au compte-gouttes dans les foyers. Pour survivre, ces gens devaient compter sur la charité, récoltant les aumônes qu'ils demandaient pour «L'amour de Dieu» et de «la bonne Vierge-Marie». Nos paroissiens, toujours aussi généreux, les recevaient dignement. Quand l'occasion s'y prêtait, ils leur servaient la soupe, le repas, souvent aussi le coucher. Le périple de ces gens les amenait à la grandeur du comté. Ils récoltaient les dons et les nouvelles qu'ils rapportaient avec eux, comme Jambe de bois du téléroman «Un homme et son péché». C'étaient des rapporteurs de nouvelles.

L'âge d'or de ces mendiants, si l'on peut les appeler ainsi, s'échelonna durant deux décennies que l'on peut situer entre les deux grandes guerres.

Les enfants étaient fascinés par ces étrangers, ils écoutaient religieusement leurs récits et apprenaient ainsi ce qui se passait dans la vie de ces gens des années de misère. Les plus jeunes avaient peur de les approcher malgré qu'ils fussent pour la plupart assez âgés, d'aucuns ayant plus de 80 ans. Les gens craignaient des jeteux de sorts. Chez les plus jeunes, la crainte d'attraper des poux était constante.

Ces mendiants voyageaient le plus souvent à pied. Ils venaient du bas du fleuve ou de la ville. Il y avait trois catégories de quêteux; ceux qui venaient de loin, ceux qui venaient des paroisses voisines, et ceux de la paroisse même. Quelques-uns voyageaient par train ou à pied, tandis que d'autres se véhiculaient avec chien ou cheval. L'automne était la saison propice pour les voir apparaître. Dès que les grands froids s'annonçaient, on voyait leur nombre grossir, à la recherche de linge, de bois, de nourriture et de petites monnaies. Toutes les paroisses du comté ont reçu leurs visites.

Qui ne se souvient pas de Turcotte, affublé du surnom de «vendeur de pommiers» par les jeunes. Homme assez âgé, peut-être 70 ans, cheveux longs, chapeau de castor râpé, barbe blanche, besace à l'épaule, il faisait sa "run" régulièrement à tous les deux mois. Il quémandait de tout et n'acceptait que les grosses cents noires. Les enfants,

Au fil des ans ===== Été 1998

revenant de l'école, connaissaient la plupart des quêteux et s'empressaient d'avertir leurs parents de leur visite prochaine.

«Turcotte s'en vient, nous l'avons vu dans le rang!»

La mère, n'écoutant que son grand coeur, disait presque toujours:« Je vais faire cuire quelques patates de plus, car il va sûrement venir coucher ici.»

Et comme de fait, il arrivait à l'heure du souper pour y manger, sachant qu'on lui offrirait le logis pour la nuit. Les enfants avaient la tâche d'emplier la paillasse de paille fraîche. La majorité des gens lui offraient leur table, souvent le coucher, accepté avec gratitude par ce miséreux... Il avait ses places de prédilection pour passer la nuit; chez les Asselin, les Chabot, les Girard, les Dubé, etc.: gîtes offerts avec coeur. Il s'en donnait à coeur joie, il était à l'aise chez ces gens. Il défilait son répertoire jusqu'à l'heure de la prière du soir qu'il faisait très bien, avec la famille, au pied de la grande croix noire de la tempérance. Dès le petit matin, il se levait, reprenait son bâton, son panier, son sac. « A l'été prochaine ! » Il partait; mais n'oubliait jamais de remercier le bon monsieur de lui avoir donné le couvert, la bonne dame d'avoir mis un oeuf dans son panier, un tapon de laine dans son sac.

Un autre quêteux, Katoun Guay, (Castonguay) venait faire sa visite régulière, il préférait vendre des échelles plutôt que de quêter, il acceptait quand même l'aumône.

Un autre pensionnaire des bois, Gaudias Roy, demeurait dans un camp «shack». L'automne venu, il descendait au village vendre des herbes médicinales. Le pauvre homme était un peu dément et il lui est arrivé de demander à chaque famille visitée le même laxatif qui avait fini par le mettre dans le plus triste embarras. Dans la mesure du possible, on donnait aux quêteux ce qu'ils demandaient, sans trop se soucier de ce qu'ils avaient obtenu dans les demeures visitées plus tôt.

Un autre, non moins excentrique, était le dénommé Francoeur. Il venait, d'on ne sait où, toutes les fins de semaine quémander un morceau de lard salé pour faire ses beans, disait-il.

Les plus âgés de nos concitoyens ont connu Alpha Victor et le non moins célèbre Gagnon, homme de plus de six pieds, assez âgé, agressif comme pas un. Ce géant, il ne fallait pas le contrarier. Il lui arrivait de travailler chez les fermiers. Comme besace, il portait une chaudière à la ceinture, y gardant sa nourriture.

Il y eut le quêteux de Saint-Lazare qui arrivait dans la place vers les cinq heures du matin, déjeunait chez les fermiers, puis continuait vers le village. Il cognait à chaque porte puis retournait chez lui, la brunante venue.

Parfois, les gens voyaient arriver «l'uni-jambe» qui voyageait dans une petite charrette tirée par un chien. Il y eut le groupe de Bohémiens qui parcourait le comté avec sa

===== Au fil des ans ===== Été 1998-----

voiture bigarrée, couchait où la Providence l'amenait. Parfois un ours l'accompagnait. Il y eut aussi celui qui n'aimait pas les chiens, bastonnait même l'un d'eux qui le harcelait trop, le poussivait même jusque sous la maison du fermier.

Parfois, il arrivait un «jeteux de sorts» qu'on nommait aussi Charlatan. Ce quêteux venait de loin, personne n'osait lui demander d'où il venait. De vieux livres, un jeu de cartes, des bouts de ficelles, des boîtes d'onguent, des fioles emplissaient son portemanteau. Il n'aimait pas les médecins. Il avait des médecines miracles qui, disait-il, pouvaient guérir tous les maux. Tel onguent, ressemblant à de la -graisse de roues-pouvait guérir tous les maux. Toujours, selon les dires de l'homme, une pleurésie était guérie dans le temps de le dire. Un autre remède pouvait guérir le «mal-de-z-yeux». Cet autre faisait passer la «fourchette» comme si de rien n'était. Une ponce avec une larme de cette eau-là pouvait guérir les fièvres lentes. Toutes les maladies y passaient, tels: les auripiaux, les reculons, les «détourneuses», les tours de reins, les échauffaisons, les efforts, les «mordures», les «verrures», les grenouilles, les tours d'ongles, et surtout le mal de dents. Il y avait même un peigne, le peigne de fer qui pouvait guérir ceux qui s'étaient décrochés la «palette de l'estomac». Plusieurs les craignaient, ils avaient peur qu'un sort leur soit jeté.

Quelques fermières avaient peur de ces quêteux, ayant eu de mauvaises expériences avec quelques-uns. Avaient-ils de la difficulté à trouver un logis ? Ces gens devenaient irascibles au plus haut point. S'ils étaient refusés ou si les gens ne leur donnaient rien, ils pouvaient les injurier. C'était le petit nombre cependant. Au début des années vingt, la peur des jeteux de sorts était omniprésente. La guigne accompagnait ces supposés sorciers, les plus influençables voyaient le simple incident prendre des proportions démesurées, forçant même d'aucuns à déménager. Une fausse-couche, les légumes qui ne poussent pas, un avortement animal, des poules qui ne pondent pas, etc, autant de méfaits imputés à ces jeteux de sorts. Heureusement, ils n'étaient pas nombreux.

Le «banc du quêteux» en a vu plusieurs y coucher.

Cette promiscuité avec ces miséreux donnait parfois lieu à des scènes de comique de situation. Un citoyen de Saint-Charles me racontait celle qui suit:

« Un mendiant, voulant se rafraîchir, avait bu notre réserve de vin de pissenlit pendant que nous étions aux récoltes. Nous le trouvâmes couché sur la tasserie, cuvant notre vin . Nous avions le rire facile. Cette mésaventure nous avait déridés un certain temps. Nous l'avions semoncé et reconduit au train pour qu'il retourne chez lui. En plus de notre vin, comme aumône, il reçut de nous son billet de retour.» Au cours de l'été, il arrivait que des quêteux demandent de coucher sur des tasserries de foin ou de paille. Malgré le risque que cela comportait, des cultivateurs acceptaient après s'être fait remettre les longues allumettes de bois dont la plupart des quêteux étaient munis pour allumer leur pipe. La plupart d'entre eux étaient des fumeurs de rude tabac canadien.

Au fil des ans ===== Été 1998 =====

Le même fermier se souvenait d'un certain soir de printemps, alors qu'il faisait bouillir l'eau de ses érabes, il avait hébergé plus de 25 membres cherchant un coin pour passer la nuit à la chaleur. N'écoutant que son grand coeur, il les avait installés tant bien que mal dans la petite cabane sans espace. C'avait été un «free for ail». Ces gens attendaient le train pour retourner chez eux.

J'ai encore en mémoire la visite d'un quêteux spécial. Mon père était maire de la paroisse de Beaumont. Sa qualité de maire, faisait qu'il arrivait souvent que les gens orientaient les mendiants chez nous, question de leur trouver une place pour la nuit. Effectivement, ce soir-là, nous vîmes arriver un homme avec valise noire, décrépie, tenue fermée par quelques lacets de bottines. Il venait quémander un gîte pour la nuit,. Mes parents, il faut le dire, avaient le coeur sur la main. Voyant le désarroi du vieillard encore gelé d'avoir passé une partie de la nuit à l'extérieur, ils lui offrirent de coucher à la maison. L'invitant à se dévêtir, ma mère lui avait servi un bol de soupe chaude. Nous, de notre côté, nous lui avions préparé une paillasse pour la nuit. Il avait accepté avec gratitude. Il mangea sa soupe avec plaisir, la maisonnée était heureuse. Il ne parlait pas beaucoup cependant, se contentant de déguster ce que lui apportait ma mère.

Tout à coup, il sortit sa valise de sous la table.

«Avez-vous un carton ?» avait-il demandé dans un français mêlé de consonnances irlandaises.

Nous, les jeunes, nous étions tout yeux devant ce personnage sorti de conte de fée. C'était un voyageur de Dieu. Nous nous empressâmes de lui apporter le carton qu'il demandait, carton que nous avons trouvé en défaisant une vieille boîte qui ne servait plus. «Qu'allait-il faire avec ce carton?» nous demandions-nous. Nous avions hâte de voir.

Il s'installa à la table, ouvrit précieusement sa valise et étala à nos yeux ébahis une série de tubes de peinture et nombre de pinceaux défraîchis par l'usure. Il versa un peu de peinture sur une planche de bois aussi défraîchie que ses pinceaux et se mit à peindre. Les coups de pinceaux se succédaient à un rythme accéléré. Chaque trait nous révélait le dessin qu'il avait à la mémoire. Nous étions subjugués par sa prestance. C'était un artiste, un vrai. Quand il eut fini, il présenta à ma mère le chef-d'oeuvre qu'il venait de finir. C'était un paysage de toute beauté.

«Il me fait plaisir de vous donner ce paysage. Gardez-le, vous avez été si bonne pour moi».

Ce tableau, mes parents l'ont conservé, encadré, puis accroché au mur du salon. J'en ai hérité.

Source imprimée: Adjutor Rivard

Sources orales: - Roger Patry

- Charles-Henri Bélanger

===== Au fil des ans ===== Été 1998 =====

La légende de la roche du diable

Par: VIRGINIE LACROIX



«Notre littérature orale est riche de plusieurs légendes et quelques-unes de celles-ci offrent souvent de nombreuses versions ou variantes. Par exemple, la légende de la roche du diable qui m'a été racontée dans mon enfance était tout à fait différente de la version offerte Ici par madame Virginie Lacroix, ethnologue de Saint-Anselme de Bellechasse. Voyons comme cette légende offerte par Virginie Lacroix fascine par ses caractéristiques théâtrales.» (1)

«Vers 1820, quelque 60 ans après la Conquête, dans le 4e rang de Saint-Lazare menant à Saint-Nérée, habitaient des familles Therrien, Comeau, Poliquin et Dutil. Deux de ces familles, notamment les Therrien et les Poliquin, étalent en chicane. Les ten-es disponibles étaient rares; les Anglais avaient tout pris.

C'était un dimanche, durant la grand'messe. Les hommes étaient partis prier le bon Dieu tandis que les femmes gardaient. Les deux familles voisines, ne l'oublions pas, étaient en chicane... Elles se détestaient. Aux alentours de la Roche du Diable, il y avait, sur un petit monticule, des belles talles de bleuets. Sur quelle propriété la talle de bleuets se trouvait-elle? nul ne saurait le dire. Bref, la voisine, qui venait tout récemment de faire baptiser son nouveau-né, décida d'aller cueillir des bleuets emportant avec elle son bébé. La voisine la vit sur le monticule en train de faire la cueillette des bleuets. Les bleuets étaient disponibles en abondance et ils étaient gros. Furieuse, elle sortit de sa maison pour chasser la glaneuse qui était à quelques dizaines de pieds du chemin. Au lieu de réciter le chapelet à genoux en entendant la cloche du Sanctus qui sonnait au loin, elle alla jeter dehors sa voisine qui était venue se faire quelques provisions de ces succulents petits fruits.

- C'est beau, durant la grand'messe, aller voler le bien des autres! Allez-vous-en!
- Les bleuets, ça appartient à tout le monde. Allez dire votre chapelet!
- Allez le dire chez-vous, maudite voleuse...
- Je ne suis pas une voleuse. Les bleuets, ça appartient au bon Dieu, ça appartient à tout le monde.
- Allez-vous-en! Vous êtes une gueuse et vous recevez des hommes.

À cette accusation, la glaneuse rebondit. Elle était innocente... Elle le savait. Elle n'avait pas d'autres hommes que le sien.

- Ta langue est une langue maudite pour dire ça.
- Ta langue est plus maudite que la mienne. Tu es une voleuse en plus de ça.

La glaneuse bondit de colère. Elle se rapprocha de la propriétaire qui l'insultait.

- Dis-le, dis-le encore...

(1) Charles-Henri Bélanger

===== Au fil des ans ===== Été 1998 =====

L'autre répéta son accusation et alla jusqu'à dire que le petit enfant rose qui dormait sur le bord du chemin était le fruit d'amours maudites. La glaneuse s'avança. C'était une femme puissante. Elle avait des muscles et souffleta copieusement l'accusatrice qui d'ailleurs s'était laissé emporter par la colère. La rage s'empara de cette dernière: «Maudite... Maudite...»

- Maudite toi-même et que le diable t'emporte!
- Qu'il vienne le diable et qu'il choisisse!
- S'il choisit, c'est toi...
- C'est toi...

Un bruit sourd se fit entendre. Le vent soufflait bien que le temps fût bien calme... Un personnage étrange se présenta.

- Vous m'avez appelé?

Le personnage était ni homme, ni bête. Il était plutôt les deux à la fois. Il avait 4 pattes et ses pattes antérieures pouvaient ressembler à des mains. Il répandait autour de lui une odeur de souffre. Il ricanait dans sa face bestiale.

- Je suis venu vous chercher...

La cloche au loin annonçait l'Agnus Dei.

- Vous vous êtes données au diable... Je viens chercher mon bien.

Les femmes furent stupéfiées. Elles avaient appelé le diable. Souvent les hommes appellent le diable et il ne vient pas, mais cette fois, il était venu. Que faire? La glaneuse se jeta sur son petit enfant. Lui, il était pur. Le diable n'avait pas de droit sur lui. Elle avait péché par colère et malédiction. Le diable la regarda avec un oeil enflammé. L'autre, la propriétaire, la regardait avec stupeur et tremblait. Qu'allait-elle faire?

- Suis-moi, dit le diable.

La pauvre ne savait que faire. Elle avait péché; elle appartenait au diable.

- Pauvre enfant... Viens t'accrocher à mon petit enfant.

- Le diable n'a pas de pouvoir sur lui, dit l'autre.

La propriétaire s'approcha de l'enfant, s'accrocha à ses langes. Et, le diable enragé, sans pouvoir, se mit à gratter les roches. La poussière de pierre s'élevait en cendre enflammée. Le diable rugissait. Ensemble les deux femmes disaient: «Va-t-en. Je vous salue Marie...»

Le diable demeura là deux heures. Quand les voitures revinrent de la messe, le diable disparut. Les femmes se réconcilièrent, elles se repentirent. Le petit enfant les avait sauvées, puisqu'il était sans péché. Mais, les marques du diable, depuis ce temps, demeurent gravées dans la pierre

Deux géants s'affrontent: Turgeon - Bourassa

Adélarde Turgeon fut député de Bellechasse, ministre, conseiller législatif de la division de Vallières, puis président de la Chambre Haute. Son poste lui valut de nombreuses critiques et surtout des accusations qui résultèrent en un procès retentissant. Le texte qui suit nous fait voir la trame de ce procès qui se termina par la démission d'Adélarde Turgeon et la campagne qui s'ensuivit avec Henri Bourassa.

PROCÈS TURGEON - ASSELIN (pamphlétaire)
(Texte tiré des mémoires de frère Gabriel, E. CE.)

Le ministre démissionnaire, indolent, un peu poseur, mais toujours porté à rendre service, possède des qualités de coeur que le peuple apprécie. Il dit parfois à ses amis de Saint-Raphaël; «Les meilleurs gouvernements sont ceux qui commettent le moins d'injustices. » De fait, l'injustice l'indigne, et la fidélité au parti l'a souvent retenu de manifester sa révolte. Devant les accusations excessives portées contre Turgeon, beaucoup d'électeurs de Bellechasse éprouvent de la gêne. Et Bourassa lui-même reconnaîtra plus tard que Turgeon payait pour de plus coupables, pour l'ensemble du régime. Devant l'acharnement du Nationaliste, l'honorable Adélarde Turgeon connut des adversaires tenaces à le dénigrer aux yeux du grand public. Il convient de faire la lumière sur une période amère de sa vie qui laissa dans la bouche le goût de l'absinthe. Le pamphlétaire Olivar Asselin fonda en 1903, à Montréal, Le Nationaliste, journal du dimanche. Dans ses colonnes, il attaqua violemment le gouvernement Libéral de Québec. Prévost et Turgeon avaient sollicité un syndicat belge d'Anvers, d'acheter l'installation forestière de la Malbaie. Pour étayer ses accusations mensongères, Asselin fit paraître dans Le Nationaliste trois lettres écrites par l'épouse d'Adélarde Turgeon. J'ai parcouru ledit journal, de juin à novembre 1907, aux archives de la bibliothèque Saint-Sulpice. Au temps des plaidoiries du procès, le juge Bossé formula son jugement; « M. Turgeon n'est pas en cause; par conséquent, il sort intact de cette affaire ».

Monsieur le baron de l'Épine, du syndicat belge, avait subi une éclipse dans son intégrité financière. Monsieur Turgeon affirmait au procès des faits niés par le baron. «Qui se parjurait, du baron ou de Turgeon ?» écrivait Le Nationaliste. Monsieur Camauer, avocat de la cour d'Appel de Bruxelles, défenseur du baron, publia à l'insu de madame Eugénie Samson-Turgeon, trois lettres écrites par celle-ci à madame la baronne de l'Épine. Ces lettres parurent dans Le Nationaliste, à la date du 30 novembre 1907. La manchette en gros caractères disait: « Les relations de monsieur et madame Turgeon avec les De l'Épine ». Ces missives ne contenaient qu'échanges de courtoisies entre la baronne et madame Samson-Turgeon.

Dans la première lettre, madame Turgeon exprime sa gratitude à la baronne De l'Épine, pour son invitation de résider dans son château, à Chartreuse, durant l'exposition de Liège de 1905. Madame Turgeon remerciait également la baronne d'avoir obtenu à son époux, par son influence sans doute, la rosette du roi Léopold de Belgique. Les ennemis politiques de son mari reprochèrent à celui-ci cette « rosette qui fleurit à votre boutonnière comme une rose sur un fumier ». Cette lettre de madame Samson-Turgeon servait deux ans plus tard à salir la réputation de son époux.

La seconde lettre partie de Paris, le 11 août 1905, à l'adresse de la baronne, remerciait celle-ci de ses délicatesses envers elle et son mari, lors de leur séjour au château de Chameuse. « L'oasis dans le désert de mon voyage, j'ai dîné avec vos deux fils, qu'y a-t-il en cela de répréhensible? »

: Au fil des ans ===== Été 1998 =

La dernière lettre fut écrite le 22 mars 1906 à l'occasion d'une vente de charité dont madame Turgeon était présidente d'honneur. Des sentiments de gratitude y sont exprimés. La conclusion s'impose: « Madame Adélard Turgeon fut la digne compagne de son époux pour le bien et pour le pire. »

Fatigué des attaques incessantes du *Nationaliste*, l'honorable Adélard Turgeon démissionna comme député et ministre, invitant Henri Bourassa à faire de même. Celui-ci accepta le défi et se présenta contre Turgeon dans le comté de Bellechasse, se faisant fort d'ensevelir sous trois pieds de terre l'une des gloires du parti Libéral.

LE DÉFI

Le défi de Turgeon est ainsi rédigé:

Monsieur,

«A la suite de la campagne honteuse que vous savez en avoir été le principal instigateur, j'ai donné ma démission comme député de Bellechasse. Je sollicite de nouveau les suffrages des électeurs de ce comté et je vous invite, vous, à accepter la candidature contre moi. Il me paraît difficile que vous puissiez vous soustraire à cette obligation d'honneur La nomination, qui aura lieu à Saint-Raphaël, sera suivie d'une assemblée qui commencera à deux heures précises. Si vous répétez ces accusations, j'y répondrai et mes amis aussi.»

Le comté de Bellechasse est réputé Libéral. Onésiphore Talbot, député fédéral, y consolide sa majorité d'élection en élection. Turgeon, aimé pour son éloquence et pour sa belle allure, y remporte depuis dix-sept ans des victoires faciles. Certes, on rencontre des bleus dans le haut du comté. On en trouve encore un assez fort noyau à Saint-Gervais, mais dans les belles paroisses qui s'approchent du fleuve, à Saint-Raphaël, à Saint-Chartes, à Saint-Michel, ils deviennent rares. Et qui donc, à Beaumont, attaquerait l'honorable Turgeon, enfant et gloire de la paroisse ? Turgeon offre la lutte sur un terrain dont il connaît tous les replis.

LA CAMPAGNE ÉLECTORALE DE BELLECHASSE

TURGEON - BOURASSA

Le 27 octobre 1907, pour la présentation des candidats, la salle municipale de Saint-Raphaël de Bellechasse se trouve beaucoup trop petite. Malgré la pluie torrentielle, Turgeon et Bourassa, réclamés par la foule, doivent parler dehors, devant une forêt de parapluies. Bourassa est souvent interrompu. Le comté de Bellechasse n'a pas connu pareille excitation depuis la bataille électorale de 1886, pendant la tourmente de l'affaire Riel, entre Faucher de Saint-Maurice, soutenu par Champleau; et Charles Langelier, soutenu par Mercier.

Tout le monde s'intéresse à la campagne de Bellechasse. Plusieurs souhaitent la victoire de Bourassa. L'état-major libéral et l'état-major nationaliste envahissent aussi le comté. Turgeon est accompagné par le député fédéral, Onésiphore Talbot et par Philippe-Auguste Choquette, Ernest Lapointe, J.-A. Lane (deux géants), Ernest Roy, et cet échevin de Saint-Hyacinthe qui a déjà contredit Bourassa: T.-D. Bouchard.

La voirie et l'hôtellerie n'ont pas encore accompli de grands progrès. Les auberges de campagne offrent toujours un confort relatif, dans une chambre aux draps douteux, au-dessus de la salle commune viciée de fumée, jonchée de crachoirs et bruyante de discussions.

===== 80 =====

: Au fil des ans ===== - Été 1998 ^

N'importe ! Bourassa, l'homme insoupçonnable qui professe l'indépendance et l'intégrité, qui dénonce les accointances des ministres et des financiers, Bourassa circule dans l'automobile du courtier Eddy Lepage, en adoptant pour la circonstance une tenue sportive; «sweater et breeches». Cette compagnie frise le paradoxe, car Lepage est, à Montréal, le type de ces bohèmes, dont les affaires indéterminées champignonnent sur la politique municipale. Mais il est bon vivant, généreux dans ses périodes de prospérité; il a commandité Le *Nationaliste* à ses débuts. Eddy Lepage peut être sincère tout comme un autre. Il admire Bourassa et le pilote en auto. Bourassa en profite, légèrement dédaigneux. Défié par Turgeon, il fera l'impossible pour gagner.

Une troupe nombreuse le seconde, l'escorte: Armand Lavergne, Lorenzo Robitaille, N.-K. Laflamme, Joseph Rainville, Alleyn Taschereau, Napoléon Garceau, Ernest Tétreau, Émile Rioux, Alphonse Huard. Lavergne fait imprimer sur une même gravure le portrait de Papineau et celui de Bourassa, le grand-père et le petit-fils; et les étudiants s'arrachent cette gravure. Les organisateurs de Turgeon répliquent en définissant la bataille en cours par cette formule mnémonique; «Fils de fermier contre petit-fils de seigneur.» Le fils de fermier ne manque ni d'éloquence, ni de noblesse. Les nationalistes publient une petite feuille. *La Mitraille*, imprimée à *L'Événement* pour la durée de la campagne. Asselin griffonne fiévreusement ses articles n'importe où, en voiture, sur un coin de table, sur son genou. Les libéraux répandent des exemplaires du *Canard*, où abondent les caricatures de Bourassa et de ses amis. Les nationalistes utilisent encore le silence de Laurier ils affirment en confiance que le grand chef approuve Bourassa. Les libéraux télégraphient à Laurier qui répond; «Toute allégation de ce genre est sans fondement. Je suis partisan de l'administration de monsieur Gouin et *j'ai pleine confiance dans l'honnêteté de monsieur Turgeon.* »

Les adversaires se disputent ainsi le terrain pied à pied. Armand Lavergne s'occupe particulièrement de Saint-Charles, paroisse libérale. Philippe-Auguste Choquette se charge d'organiser la défense. Une quarantaine d'étudiants viennent de Montréal et de Québec se mettre à la disposition de Bourassa et de Lavergne. Mais le comté de Bellechasse est rural. On y vit content de peu, ta table toujours bien garnie des produits de la ferme. A Saint-Michel comme à Saint-Raphael, une sorte de bourgeoisie campagnarde vit à l'aise, avec deux cents dollars de revenus par an, une vache, un cochon et des poules. Et ces habitants sont indisposés plutôt qu'impressionnés par les blancs-becs. Les Libéraux rapprochent Turgeon de son ancien chef Mercier, « Victime des mêmes calomnies ».

«Ce sont les mêmes hommes qui, à l'heure présente, ont organisé la honteuse campagne de diffamations et de calomnies contre l'honorable Monsieur Turgeon. Ce sont eux les voleurs de réputation...

«Heureusement, la conscience publique, instruite par l'expérience d'il y a treize ans, veille, et elle balayera à tout jamais ces oiseaux de nuit, chouettes lugubres qui, dans les ruines du parti Conservateur, lancent avec rage leurs hululements.

«Souvenez-vous de Mercier, victime de ces ouvriers de calomnies!»

Ce tract électoral paraît le jour anniversaire de la mort de Mercier. On se dispute les grands noms de l'histoire contemporaine; Papineau, Mercier, Laurier... Les collégiens de toute la province, penchés sur leur version grecque, rêvent, non pas aux guerres de Sparte, mais à la campagne de Bellechasse. Les nouvelles de cette campagne circulent même dans les séminaires où les journaux sont interdits. Au Collège Sainte-Marie, de futurs chefs admirent intensément Bourassa. Au collège de Montréal, les philosophes rédigent en secret une

: Au fil des ans ===== Été 1998 =

adresse de félicitations et des vœux à Bourassa. Dans le comté en jeu, plus de quatre-vingts pour cent des électeurs déposent leur vote, alors que la moyenne habituelle varie de soixante à soixante-dix pour cent. La province tout entière retient son souffle.

Le 4 novembre au soir, deux élèves du Collège de Montréal - l'un d'eux s'appelle Louis Dupire - risquent une fugue pour aller aux nouvelles. Ils reviennent l'oreille basse. Le gouvernement Gouin enregistre une triple victoire. Devlin et Taschereau sont réélus par des majorités très satisfaisantes; mais surtout, Turgeon défait Bourassa par plus de sept cents voix.

Le premier ministre Gouin, le maire Gameau et les clubs libéraux de Québec reçoivent triomphalement les trois vainqueurs. Turgeon reprend son portefeuille. Le Soleil décrit l'atmosphère «purifiée» de la province. Le **Nationaliste**, sous la plume d'Asselin ou de Jules Fournier, traite les électeurs de Bellechasse d'arriérés, réfractaires aux idées nouvelles, «plus abrutis que leurs grands boeufs rouges». Bourassa ne dit rien.

La Patrie, qui n'a pas soulevé la question pendant la campagne, de peur de nuire à Bourassa, se plaint, une fois le résultat acquis, du caractère imprimé à la lutte, non par Bourassa ou Turgeon, mais par leurs partisans. Les fils de Tarte visent Le **Nationaliste**. Il n'est pas de souillure, disent-ils, ou de semblant de souillure que l'on n'ait avidement cherchée pour la jeter, en public, au visage de l'adversaire. Au reste, le résultat le prouve aux yeux de **La Patrie**, ces écarts desservent leurs auteurs: « Le langage de la raison et de la politesse, fussent-ils l'unique réponse aux diatribes des forcenés de la politique, gagneront toujours, à la fin, la sympathie des foules».

Cela n'empêche point Le **Nationaliste** de publier trois lettres privées de Mme Turgeon. **Le Soleil** fulmine:

«Pour être descendus à ce degré d'abjection, si ces gens-là ne sont pas fous à lier, ce sont tout bonnement les plus vils et les plus lâches des énergumènes.

«Ce sont des moeurs d'Apaches et de voyous.

«Il n'y a pas d'expression assez énergique dans notre langue pour cracher à la face de ces *gens-là le mépris que nous inspire leur infamie.*»

Il semble en effet qu'un certain nombre de ses partisans, par l'excès et aussi par le manque de discernement dans la distribution des coups (car un ami d'hier, différant d'opinion avec Asselin sur une question littéraire, risque fort d'être traité par Le **Nationaliste** comme un vulgaire ministre provincial, c'est-à-dire, comme un bandit), il semble bien que ces enragés fassent plus de tort que de bien à leur chef. Mais Bourassa, quoi qu'il en pense, ne jugerait pas élégant de désavouer ceux qui le servent avec tant d'ardeur.

Sources:- Léon Patry
- Robert Rumily

Recherche:- Charles-Henri Bélanger
- Roger Patry

: Au fil des ans ===== Été 1998 =====

Bellechasse tiré de l'oubli

ÉTÉ 1948

par Alice Bemier-Asselin

La fête de l'Assomption à Saint-Michel

St-Michel de Bellechasse, 16. (par téléphone). Son Excellence Monseigneur Charles-Omer Garant a honoré de sa visite, les paroissiens de St-Michel, à l'occasion de la fête de l'Assomption. Le soir, à huit heures, les fidèles se réunissaient à l'église, pour la présentation d'hommages à Son Excellence, par M. le curé Auguste Cantin. Mgr Garant remercia M. le curé pour ses bonnes paroles à son égard et dit sa Joie de prendre part à pareille manifestation en l'honneur de notre bonne Mère du Ciel.

La procession aux flambeaux fut présidée par Son Excellence. A la grotte de Lourdes, il y eut sermon par M. l'abbé Stanislas Cantin, professeur de philosophie à l'université Laval, qui traita de la fête du jour et sut en tirer les plus pratiques leçons. Son Excellence adressa de nouveau la parole à la foule, puis M. le curé remercia et Son Excellence et le prédicateur.

A part les membres du clergé déjà nommés, ont pris part à cette fête mariale: MM. les abbés Georges Côté, C.-E. Biais, Robert Roy, Avila Joncas, N.Roy, le R.P. Antonio Bélanger, s.s.s., enfant de la paroisse.

Le matin, la messe solennelle fut célébrée par le R.P. Antonio Bélanger, s.s.s. MM. les abbés Stanislas Cantin et Jean-Paul Coulombe remplissaient les fonctions de diacre et de sous-diacre.

(L'Action catholique, le 17 août)

Ste-Claire de Dorchester- (DNC)

Noces d'or de profession du Dr Noé Chabot

La paroisse de Ste-Claire de Dorchester est en liesse, aujourd'hui, à l'occasion de la célébration des noces d'or de pratique professionnelle d'un des citoyens les plus méritants de l'endroit. Le Dr Noé Chabot, célèbre en effet, aujourd'hui, le 50e anniversaire de pratique médicale. Le Dr Chabot, en dépit de son grand âge, est encore actif. Il répond aux malades qui requièrent ses soins, à toute heure du jour ou de la nuit. Il est le père d'une nombreuse famille: en premières noces, il eut une fille, Rita (Mme Valère Audet), d'Abitibi; en secondes noces: Dasy, (Mère Marie-Emmanuel, des Ursulines de Québec), Véronique (Mme Eugène Marquis), Jacqueline Chabot, Justine (Mme Antonin Marquis), de Québec, Pauline (Mme Laval Langlois), Dr Charles Chabot, de Campbellton et Charlotte (Mme Gérard Corriveau), de Québec. Tous ceux-ci sauf Mère Marie-Emmanuel seront présents à la fête, avec Mme Chabot elle-même, née Annie Layeux, originaire de Lévis.

Cette fête, qui revêt un caractère presque paroissial, à cause de la considération que tous les concitoyens portent aux jubilaires, consistera en une messe, qui aura lieu à 10 heures et en un banquet qui sera donné aux ateliers Prévost, à 1 heure.

(L'Action catholique, le 21 août.)

===== Au fil des ans ===== Été 1998 =====

Bref coup d'oeil sur les revues

par Monique Breteau

Dans LA SEIGNEURIE DE LAUZON. Bulletin de la Société d'Histoire Régionale de Lévis.

Hiver 1998, no 68:

- Alphonse Desjardins et les Sociétés mutuelles de Lévis (suite no 64 et 67), par Yvan-M. Roy, pp. 7 à 14.
- La famille de Lévis-Mirepoix et la ville de Lévis, par Bernard Saladin d'Anglure, pp. 15 à 18.

Dans L'ESTUAIRE GÉNÉALOGIQUE, Bulletin de la Société généalogique de l'Est du Québec.

No 65, printemps 1998.

- Bernard Massé, meunier du moulin du Petit-Sault, pp. 15 à 23.
- Jersiais et Guemesiais, pp. 4 à 9.

Dans ÉCHOS GÉNÉALOGISTES. Bulletin de la Société de généalogie des Laurentides.

Vol. 14, no 1, printemps 1998.

- Le régime seigneurial (la Seigneurie de Mille-Îles) par le Chanoine Paul Labelle, pp. 940 à 942.
- Famille Monette. Les descendants des ancêtres Monet et Monette en Amérique, par Robert Monette, pp. 943 à 945.
- Généalogie amérindienne, par Pierre (Osaketakenrat) Bernard, pp. 946 et 947.
- L'homme et l'hiver en Nouvelle-France, par Lyse Lauzon. Présentation par Pierre Carie et Jean-Louis Minel, p. 950.

Dans AMERICAN-CANADIAN GENEALOGIST, official journal of American-Canadian Genealogical Society.

Vol. 232, no 4 fall 1997.

- Claudia Perrault, city heart in the country.
- The life of Nicolas Chaput.
- Our Huguenot Héritage.
- My grand-mother Marie-Louise Martineau.
- How Handfield became a French-Canadian surname.
- Pierre J. Belliveau, Attorney, Author, Patriot.

Dans LE MANOUSIEN

Les descendants de Louis Houde et de Madeleine Boucher (1655) inc.

vol. 6, no 3, printemps 1998.

- Retrouver son père après 60 ans, par Alain Tremblay-Houde, p.7.
- Régionale de la Montérégie. La tempête de verglas, par Médéric Desrochers, pp. 13 à 15.
- Missionnaire en Afrique, par Léopold Desrochers, pp. 17 et 18.

===== Au fil des ans =====----- Été 1998-----

par Fernand Breton

LE CHARLESBOURGEOIS: Société historique de Charlesbourg, no 58, été 1998.

- Les familles pionnières qui ont fait souche à Charlesbourg, par Raymond L'Heureux, pp. 3 et 4.
- SOUVENIRS du 15e anniversaire de la fondation de la Société historique de Charlesbourg, par Claire Vachon, pp. 10-11.
- BÉNÉDICTION D'UN CARILLON DE CLOCHER, LE 22 JUILLET 1907, par Charles Lefebvre, pp. 12 à 14.

L'ANCÉTRE: Société de généalogie de Québec, pavillon Casault, 1210, avenue du Séminaire, Université Laval, Sainte-Foy, G1V 4A8. Volume 24, no 10, juin 1998.

- Une Saint-Hilaire de Les Éboulements au XIXe siècle, par Guy St -Hilaire, M.G.A. pp. 367 à 370
- Rapport du conseil d'administration de la Société de généalogie de Québec pour 1997-1998, par Roland Grenier, pp. 374 à 384.

MÉMOIRES: Société généalogique canadienne-française, case postale 335, succ. Place d'armes, Montréal, (Québec) H2Y 3H1. Volume 49 no 1 printemps 1998.

- Michel Messier, sieur de Saint-Michel (1660-1725) par Gilles Messier pp. 6 à 31.
- Jean-Baptiste Dupéré, marchand, par Paul-Henri Hudon, pp. 32 à 48.

AMERICAN-CANADIAN GÉNÉALOGICAL SOCIETY, P.O. Box 6478, Manchester, N.H. 03108-6478. Volume 24 no 1, 1998.

- Les Chapdeleine- Larivière, pp. 4 à 10.
- The dispersed protestants, pp. 10 à 18.
- The French in the Chesapeake Bay région, pp. 20 à 27.
- A history of the French in America, pp. 34 à 37.
- The French-Canadian presence in Minnesota, pp. 44 à 47.

LE JAVELIER: Société historique de la Côte du Sud, Case postale 937, La Pocatière, Q.C., G0R 1Z0. Volume XIV, no 2, juin 1998.

- Il y a 50 ans, le feu de l'église de Sainte-Anne, par Pierrette Maurais, pp. 5 à 7.
- Monseigneur Léon Bélanger, par Guy Théberge, pp. 13 et 14.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE SAINT-BONIFACE; 340 boulevard Provencher, Saint-Boniface (Manitoba), R3H 0G7.

No 3 printemps 1997.

- Les inondations de la Rivière-Rouge pp.1 à 8.
- Le poste CKSB durant l'inondation de 1950, pp. 9 à 12.
- Souvenirs de madame Marie Jordens (née Larivière), son enfance au Québec, l'exode aux E.U. et l'établissement dans l'Ouest canadien, (2e partie) pp. 14 à 21.

No 2 hiver 1997-1998.

- Pour mieux comprendre les armoiries des évêques de Saint-Boniface, pp. 3 à 7.
- Mémoires d'un colon au Nord-Ouest, ayant fait passage dans les centres manufacturiers aux E.U. (2e partie) pp. 8 à 23.

CONSEIL D'ADMINISTRATION 1998-99 DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE BELLECHASSE

0163	Jean-François Caron, président	642-2503
0162	Charles-Henri Bélanger, vice-président	653-4769
0006	André Beaudoin, secrétaire	642-5343
0033	Roger Patry, trésorier	837-0899
0135	Monique Breteau	837-1901
0181	Léopold Duquette	887-3004
0304	Caroline Chabot	837-2042

MEMBRES D'HONNEUR

0001	Arthur Labrie	0003	Rosaire St-Pien-e
0006	André Beaudoin	0008	Claude Lachance
0016	Fernand Breton	0019	R.P. Benoît Lacroix
0038	Claudette P. Breton		

BIENFAITEURS

0276- Meuble Idéal, St-Charles
MRC de Bellechasse
Le Réseau des caisses Populaires Desjardins de la MRC de Bellechasse
0116- Promutuel Bellechasse, St-Gervais
0125- Promutuel Dorchester, Ste-Claire

TERRITOIRE DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE BELLECHASSE

Armagh	Sainte-Claire	Saint-Michel
Beaumont	Saint-Damien	Saint-Nazaire
Buckland	Saint-Gervais	Saint-Nérée
Honfleur	Saint-Lazare	Saint-Philémon
La Durantaye	Saint-Léon-de-Standon	Saint-Raphael
Saint-Anselme	Saint-Magloire	Sainte-Sabine
Saint-Camille	Saint-Malachie	Saint-Vallier
Saint-Charles-de-Bellechasse		

Les textes publiés dans ce bulletin sont la responsabilité de leur auteur. Le masculin est utilisé sans aucune discrimination et uniquement dans le but d'alléger le texte. La rédaction se réserve le droit d'adapter les textes pour leur publication. *Au fil des ans* est publié quatre fois l'an.

La Société historique de Bellechasse est membre de la Fédération des sociétés d'histoire du Québec.

Dépôt légal - Bibliothèque nationale du Québec
- Bibliothèque nationale du Canada

Société canadienne des postes.
Envoi de publication canadienne, numéro de convention 0469548